

ment parlant, nous laisse quelques reflets du style académique que nous venons de voir dans tout son éclat.

De là une subdivision de l'histoire artistique du dix-huitième siècle en trois parties. Dans la première, l'influence du dix-septième siècle se soutient, et, si déjà une décadence apparaît, l'élan donné sous le règne de Louis XIV aux beaux-arts se sent encore : nous avons à nommer les Coustou, Lamoureux, Trémolière, Drevet.

Dans la seconde partie du dix-huitième siècle, un changement complet dans les mœurs amène un changement dans les beaux-arts. Il semble que les artistes sont heureux de ne plus avoir le joug d'un maître tel que Lebrun ou Mignard, et de s'abandonner à tous les caprices de leur fantasque imagination : ils se rient de toutes les règles et de tous les principes. La forme devient molle et maniérée ; une grâce affectée succède à l'ampleur et à la gravité du style académique ; une ornementation tourmentée et mesquine remplace la simplicité des lignes ; le sensualisme domine la société et les arts, non pas le spirituel sensualisme du seizième siècle s'inspirant de l'antiquité mais un sensualisme réaliste qui se plaît dans le faux et le bizarre.

Sous le règne de Louis XVI, une réaction provoquée par les excès mêmes de la licence, ramène l'art dans une voie plus sérieuse ; à la fin du siècle commence une véritable renaissance : Soufflot, Perrache, Nonnote, De Boissieu en sont les précurseurs à Lyon.

Entre le commencement et la fin du dix-huitième siècle, il n'y a pas à Lyon, hâtons-nous de le constater, une éclipse totale des vrais principes de l'art. En même temps que la dépravation du goût, née à Paris pendant la triste époque où le style rococo est en vogue, gagne les provinces, quelques hommes dont les noms demeurent une gloire